

Entretien avec Kurō Tanino

Maître obscur se présente comme une réécriture de *The Dark Master*, présenté au Festival d'Automne en 2018. Pourquoi avez-vous choisi de vous inspirer d'un travail préexistant plutôt que de partir d'une idée nouvelle ?

Kurō Tanino : Ce spectacle est une œuvre complètement nouvelle par rapport à *The Dark Master*, présenté en 2018 au T2G avec le Festival d'Automne. *Dark Master* est à l'origine un manga, qui se passe dans un restaurant où l'on voit un être humain tomber petit à petit sous emprise – une sorte de comédie noire. Je voyais un lien entre cette histoire et les grands bouleversements de la société qui nous donnent l'impression d'être assujettis à une force abstraite, inconnue, ce qui est une sensation très désagréable.

C'est donc à chaque fois à des moments charnières pour la société que j'ai adapté *Dark Master*, par exemple à la suite des attentats du 11 septembre 2001, ou à l'occasion des grands plans de transformation urbaine au Japon.

En multipliant les allers-retours à Gennevilliers au cours du projet, j'ai pu constater les évolutions de la ville liées aux Jeux Olympiques : j'ai vu les environs du T2G se transformer petit à petit. L'atmosphère de Gennevilliers se prêtait bien à une nouvelle version.

Parallèlement, je suis très sensible au développement rapide des Intelligences Artificielles telles que ChatGPT et autres chatbot. J'ai voulu observer l'influence de ces évolutions sur les acteurs et leurs corps. Au cours de ce processus, je me suis éloigné progressivement des concepts initiaux comme celui du restaurant, et c'est devenu une œuvre nouvelle.

Dans *Maître obscur*, vous explorez ce thème de l'emprise par le biais de notre relation à l'Intelligence Artificielle. Comment le développement de ces technologies implique-t-il selon vous de nouvelles formes de rapport au monde ?

KT : Les IA sont déjà partout dans nos sociétés, et vont peu à peu s'emparer d'une grande partie du travail des humains. Mon but n'est pas de montrer comment les IA vont remplacer les humains sur des tâches relativement simples, puisque c'est déjà en train d'arriver. Ce qui m'intéresse, pour aller plus loin, c'est comment les IA vont avoir une influence à un niveau psychologique, sur des aspects plus profonds de nos âmes.

Dans la pièce, l'IA est évidemment très présente, mais elle n'est pas un ennemi. J'ai envie de la voir comme quelque chose qui peut être bénéfique pour l'humain. Ce qui me plaît dans la façon de fonctionner des IA, c'est cette capacité à ne pas hiérarchiser les éléments selon des critères humains. Par exemple, si je demande à une IA de mettre en image le fait de mourir, elle va mettre sur le même plan la mort d'un chat, la mort d'un humain, ou encore un morceau de papier qui brûle. Je trouve qu'il y a beaucoup de bienveillance dans cet acte-là : pour l'IA, il n'y a pas que l'humain qui compte. Si un humain était capable de faire la même chose, je trouverais ça incroyable.

J'ai eu envie de ressentir la même chose que cette IA. Le monde qu'elle voit doit être tellement différent de celui que je vois. Dans ce spectacle, je questionne l'influence que cette IA peut avoir sur les humains, ce qu'elle peut provoquer chez eux. J'explore par exemple la façon dont les humains se rapprochent des IA et se robotisent peu à peu.

En tant que dramaturge et metteur en scène, les mouvements émotionnels et psychologiques des personnages sont une des matières premières de votre art. Votre formation de psychiatre vous donne-t-elle un accès privilégié à cette matière ?

KT : Mon expérience de psychiatre est à la base du concept et des personnages de la pièce. En tant que psychiatre, on s'interroge sur l'approche à adopter pour que les patients hospitalisés puissent réintégrer la société. Pour *Maître obscur* je me suis demandé ce qui passerait si ce programme de réinsertion sociale était imaginé par une IA. C'est un aspect important de l'intrigue.

Le processus de création avec les acteurs est aussi fortement influencé par cette expérience. J'observe le vécu, la façon de s'exprimer ou de rire, ou encore la gestuelle de chaque acteur. Tous ces éléments sont aussi importants les uns que les autres. Je repense alors à cette image de l'IA qui serait capable de tout considérer sur un même plan, sans hiérarchiser. Je cherche à me mettre à cette place et à voir les choses de cette manière.

Ce processus de création même devient l'œuvre : dans cette pièce, je me vois moi-même essayant de communiquer. En ce sens-là, il y a dans le spectacle une dimension documentaire. C'est une œuvre dans laquelle il y aura beaucoup de grands malentendus, de confusion. Je vais créer de la confusion chez les acteurs. C'est tout cela qui fera l'œuvre.

Vous mettez souvent en scène vos personnages dans des situations de la vie quotidienne. Dans *Maître obscur*, les personnages sont invités par l'IA à accomplir des gestes usuels. Le rythme et les actions spécifiques du quotidien donnent-ils selon vous à voir l'intériorité d'une personne ?

KT : C'est exactement ça. On ne sait pas exactement d'où vient notre individualité, et c'est pourquoi je ressens beaucoup d'intérêt pour tous les gestes inconscients qui sont de l'ordre du quotidien. Par exemple, pourquoi j'adore les ramens, pourquoi je les mange ainsi ou pourquoi je tiens mes baguettes de cette manière : ce sont des choses pour lesquelles on ne peut pas retrouver le lien de cause à effet car il est beaucoup trop flou. Il y a énormément de raisons derrière chaque geste, mais j'aime bien essayer de les imaginer. Je suis attiré par tout ce qui ne s'explique pas, tout ce qui n'est pas clair.

Comment cela se traduit-il dans votre travail avec des acteurs français, que vous dirigez pour la première fois ?

KT : J'ai l'impression qu'il y a chez les acteurs français un rapport au corps qui est différent de celui des acteurs japonais. Les acteurs japonais ont des manières d'être communes, tandis que les acteurs français ont chacun leur façon d'être, très distincte les uns des autres. Au Japon, j'ai souvent l'impression d'être dans un quotidien déjà réglé, et de savoir à quoi m'attendre dans le travail. Je ne le ressens pas du tout ici en France.

—

Propos recueillis par Yannaï Plettener et traduits par Miyako Slocombe pour le Festival d'Automne